

« Moby Dick » comme roman des Mystères
Pour le deux-centième anniversaire de Hermann Melville (1819-1891)
Alfred Kon

Moby Dick, de Hermann Merville (paru en 1851), fut démontré comme un « roman des Mystères » de manière convaincante par l'étude de Diether Lauenstein : *Das Geheimnis des Wals (Le secret de la baleine)*.¹ Lauenstein, un profond connaisseur des Mystères d'Éleusis,² recommandait expressément la lecture de son étude, avant de s'abandonner au « grand voyage » de ce roman.³ Quoi qu'il en soit, le lecteur est mis en garde par Melville lui-même, car celui-ci l'entraîne de par le monde avec son style génial et maelströmien, dans des voyages remplis de digressions. Dans un échantillon de texte de la fin du premier chapitre, son sens du rythme et son langage imaginaire viennent déjà à la rencontre du lecteur :

*Pour toutes ces raisons donc, le voyage à la baleine était donc le bienvenu. Les grandes écluses du monde des merveilles s'ouvraient devant moi, et, dans les folles imaginations qui me faisaient pencher vers mon désir, deux par deux entraient en flottant dans le secret de mon âme des processions sans fin de baleines avec, au milieu le grand fantôme blanc de l'une d'elles, pareille à une colline de neige dans le ciel.*⁴

Qui fut cet être humain qui forgea de telles phrases, comment en vint-il donc à son œuvre et comment — en retour — celle-ci l'imprégna ? Que peut signifier un roman des Mystères pour nous, aujourd'hui ? Et quel genre d'importance ce roman eut-il pour le pays natal de Melville, les États-Unis d'Amérique ?

Par les hauts et les bas de la vie

Dans sa monographie, Lauenstein écrit des phrases qui concernent aussi exactement Melville :

Au moment où la biographie naquit complètement et fut comprise comme la structure du temps — cela se produisit au quatrième siècle après le Christ — les anciennes initiations perdirent logiquement leur position dans la vie. Désormais le destin lui-même, ou bien la providence ou la prédétermination de Dieu, fut éprouvé(e) à l'instar d'un hiérophante. [...] Dès lors, ce n'est plus par l'aide humaine que l'âme fut élevée à l'esprit, mais Dieu déversa plutôt [...] son esprit immédiatement dans la nouvelle structure temporelle de la vie, laquelle s'y avéra comme une vertu créatrice d'ordre d'un rang supérieur.⁵

Hermann Melville naquit à Manhattan, le 1^{er} août 1819, comme troisième enfant d'une famille de huit. Son père, Allen, était d'origine écossaise et son grand-père, du côté paternel, avait participé à la fameuse *Tea Party* (1773) de Boston. Sa mère, Maria, descendait de la lignée des colons hollandais des Gansevoorts et le grand-père du côté maternel fut un héros de la bataille de Saratoga (1777), dans laquelle une armée britannique avait été exterminée par des troupes de colons qui manquaient d'expérience. La famille jouissait donc d'une haute renommée et habitait une résidence aristocratique sur Broadway.

À douze ans, Melville dut connaître en famille l'expérience douloureuse de la manière dont son père, ruiné, se démena comme un forcené en passant des hauts aux bas de la vie et mourut l'année suivante, en janvier 1832. La mère, d'un tempérament fier, supporta difficilement la pauvreté et la dépendance de sa parenté. Avec cela se présenta aussi la fin de la scolarité de Hermann. Il devint successivement, employé de banque, écrivain, employé de commerce au magasin de fourrures et de chapellerie du frère aîné, valet de ferme et instituteur. La question d'un choix professionnel définitif plongea dans une crise difficile l'adolescent de 18 ans. À 20 ans tout juste, il traversa l'Atlantique pendant quatre mois comme mousse et connut à Liverpool une grande détresse sociale et la haute mer pour la première fois lors de la traversée !

¹ Diether Lauenstein : *Das Geheimnis des Wals*, Stuttgart 1973.

² Voir du même auteur : *Les Mystères d'Éleusis*, Stuttgart 1987.

³ À côté de diverses traductions allemandes, il existe entre temps les 26 cd (!) se fondant sur une lecture de l'œuvre complète par Christian Brückner en 2004, lors du deux-mille-et-unième, paru plus tard chez *Fischer Verlag* [l'édition du pêcheur cela s'imposait en effet ! *ndt*] de la traduction allemande recommandée de Friedhelm Rathjen, dont sont extraites ici les citations en allemand. [Pour la traduction française, voir par exemple, chez *Folio classique* le « *Melville — Moby Dick* (n°2852) chez Gallimard, Paris 1941 et 1980, avec une préface de Jean Giono, et une traduction de Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono. *Ndt*]

⁴ Hermann Melville : *Moby Dock* p.48, de l'édition française Flammarion (voir note du traducteur en note 3)

⁵ Lauenstein : *Das Geheimnis...*, pp.271 et suiv.

Le 31 décembre 1840, il s'enrôle sur le baleinier « *Acushnet* ». Le voyage fut frappé de malheurs et après 18 mois, Hermann déserta avec quelques-autres, sur l'île de Nuku Hiva (dans les Îles Marquises) dans le Pacifique, vécut quelques mois parmi les indigènes, passa ensuite sur un bâtiment de commerce hollandais, duquel il déserta de nouveau (les conditions à bord en mer étaient entre temps devenues révoltantes), ce sur quoi il se retrouva en prison à Tahiti et reprit la mer finalement à bord de la frégate « *United-States* » et retourna chez lui, à Boston, le 6 octobre 1844. Sur ce bâtiment de guerre, il connut d'épouvantables et cruels sévices corporels même pour le moindre petit écart. Mais il découvrit la bibliothèque de bord très garnie et pendant que la frégate stationnait longuement à l'ancre, au large des côtes de sud-américaines, Hermann eut toutes les possibilités pour remédier à l'interruption de sa formation scolaire par une lecture extensive. Après son retour, il raconta ses expériences d'une manière si vivante que ces parents le poussèrent à tout rédiger. Les romans qui en résultèrent connurent un tel succès qu'en un temps bref, il fut financièrement à l'aise. En 1850, il acheta la ferme « *Arrowheads* » à Pittsfields, non loin de la résidence de son écrivain vénéré, Nathaniel Hawthorne, et une vive amitié se développa entre les deux amis.

Culmination et tournant

En 1851, *Moby Dick* vint au monde à une vitesse incroyable pour un roman de plus de 800 pages. En vérité Melville écrivit déjà pendant sa rédaction à Hawthorne :

Je ne suis rien qu'un de ces grains de blé des pyramides égyptiennes qui après 3 mille ans, plantés de nouveau dans un champ anglais, germèrent, verdirent et ensuite bientôt fanèrent. Je suis ainsi : je compte ma vie depuis mes 25 ans. Trois semaines ne passent depuis sans qu'elles me permettent de continuer à me déployer ; mais je sens que j'en arrive aux feuilles les plus intérieures de l'oignon et que la fleur en arrive là à décliner bientôt.⁶

Au moment où *Moby Dick* parut, le public réagit de manière déconcertante, l'auteur n'avait-il pas osé s'imposer avec ses descriptions aventureuses recherchées et de nombreuses réflexions. En effet, Melville disposait, de par son destin « maelströmien » et ses innombrables lectures, non pas d'une formation académique mais plutôt d'une formation trempée par l'expérience d'une vie aux ramifications profondes. Or personne ne voulut entendre parler de cela. Ainsi connut-il à 33 ans une désillusion glaciale, insondable et la plus significative sur la réception de son œuvre.

Au plan financier, il redescendit rapidement la pente et en vain, il se mit à écrire comme un possédé en revanche. La famille, redoutant qu'il pût prendre le chemin du père, l'envoya en 1856/57 entreprendre un voyage par mer vers les Lieux saints, où il séjourna durant le passage de son second nœud lunaire. En 1863, il fut contraint de vendre sa ferme « *Arrowheads* » et de revenir vivre à New York où il tenta tout d'abord de survivre comme conférencier, mais après 1866, et 19 ans durant, il occupa un emploi subalterne et modeste d'inspecteur extérieur de l'administration des douanes new-yorkaises et s'en acquitta consciencieusement jusqu'à ce qu'en 1885, il prît sa retraite à l'âge de 66 ans et finalement — le jour de la Saint Michel 1891 — il mourut en écrivain tombé dans l'oubli.

Une œuvre est découverte

Quatre septennats plus tard, pour ses cents ans, Melville fut redécouvert et son manuscrit posthume *Billy Budd* — auquel il avait travaillé pendant des années, en toute tranquillité dans le silence de ses soirées — fut publié en 1924, donc 33 ans après sa mort. De cette œuvre, rayonne une foi inébranlable dans l'humanité — surprenant pour un homme qui, après une jeunesse si difficile, ne fut autorisé à se réjouir d'une vie dans l'aisance que durant ses quelques années de reconnaissance publique, avant de devoir exercer l'humilité jusqu'à la fin de sa vie. Une attitude stoïcienne réservée, telle que celle qu'il adopte dans son roman, se dégage d'une photo prise dans sa vieillesse, or celle-ci était déjà propre à l'homme de trente ans — outre un intérêt incoercible et plein d'humour pour tout ce que la vie, la Terre et les profondeurs de l'âme humaine savent raconter.

Moby Dick, avec toutes ses outrances et surcharges stylistiques, fut soudainement reconnu comme un exemple précoce de littérature moderne et dès lors, chaleureusement élue comme une « épopée américaine ». Entre temps les USA s'étaient haussés au rang de grande puissance du matérialisme. Melville s'adressait par contre au noyau le plus intime de l'être humain moderne, parce qu'il s'adonnait à la vie — pour ainsi dire en

⁶ Hermann Melville : *Ein Leben – Briefe und Tagebücher* [Une vie – Lettres et carnets (édité par Werner Schmitz & Daniel Göske, munich 2004, pp.251 et suiv.

goethéaniste du court de la vie — avec un regard vaste et océanique, tout en en rendant les phénomènes perméables aux arrières-plans spirituels.

Ainsi Melville parle-t-il clairement en tant que témoin des nouveaux Mystères — dans l'acception sous laquelle les a caractérisés Lauenstein. Melville, tel un maître-compteur faisant souvenance d'un ancien Barde, produit dans son souffle puissant la longanimité d'une circumnavigation, la même chose que son lecteur réclame pour transmettre l'atmosphère d'une chasse sur ces puissances indomptables qui sont aux aguets dans les profondeurs du monde des forces de la vie et de notre Terre (et de l'être humain) et qui doivent à présent être ramenées à la surface consciente. Mais sous quelles ébauches ? C'est la question énigmatique profonde de ce roman. Le lecteur devient témoin de l'échec en tant que processus d'initiation et la contemplation immédiate et compatissante de cet échec peut le mener à une catharsis et à la question de savoir quel est l'aspect d'une réussite.

Langage des signes des Mystères

Avec cela, nous, nous progressons d'une ébauche de l'entité Hermann Melville à une considération du roman des Mystères lui-même. Celui-ci peut être considéré comme un reflet terrestre des grands processus spirituels que Rudolf Steiner décrit comme la naissance d'un culte cosmique au premier tiers du 19^{ème} siècle.⁷ Sous la direction de l'Esprit du temps, Michaël, de nouveaux Mystères sont ainsi fondés qui opèrent dans la biographie humaine. C'est seulement logique lorsqu'à l'intérieur du roman des éléments émergent qui sont figurés autrement à l'intérieur du premier degré de l'université de science spirituelle au Goetheanum, comme cela sera montré dans la description suivante.

La teneur de la première phrase du roman est : « *Call me Ishmael* » (« *Appelez-moi Ismaël* ») et évoque à notre conscience ce fils d'Agar et d'Abraham qui devait devenir ensuite le père de tous les habitants solitaires du désert. Cette figure-Je, se désespérant dans ce qu'on appelle la vie *normale*, est en quête d'un nouveau véhicule pour maîtriser le cours de sa vie, et elle s'enrôle — comme son créateur — sur un baleinier. Avec cela il est implicite qu'elle doit rencontrer l'entité instinctive la plus puissante dans les profondeurs de la vie et la vaincre en elle, à savoir se transformer : le cachalot — ou bien dans le langage des Mystères : le Léviathan.

En un jour de Saturne, bref et glacial de la fin de l'année, il quitte New York et arrive à New Bedford sur la côte Est et se cherche un gîte pour la nuit qu'il trouve chez un dénommé *Peter Coffin* (= cercueil en anglais). En chemin, il se livre à des méditations sur les « Lazare » de l'humanité. Il est guidé par la crainte et le doute et doit supporter la moquerie de son aubergiste. De nuit, il doit supporter la rencontre d'un être obscur qui s'avère, le dimanche matin, comme sa contre-partie fraternellement associée, du côté pleinement nature de l'être humain : le harponneur maori totalement tatoué, *Queequeg*. L'acceptation et la co-habitation de vie consciente avec un aspect affable de l'entité du double se révèle comme une clef pour ce voyage. Le sermon du père *Mapple* auquel tous deux assistent dans l'église du village — analogue à celui d'un gardien du seuil — renvoie au chemin s'ouvrant béant sur les abîmes, car ce sermon paraphrase le Livre de Jonas. Le lundi, s'ensuit le trajet vers le port d'où le voyage océanique doit commencer, à l'occasion de quoi il s'avère que le « sauvage » dispose de profondes vertus d'amour du prochain, car sans égard pour sa propre vie, il sauve un « blanc-bec » passé par-dessus bord qui l'avait auparavant fort irrévérencieusement entrepris. On doit très profondément descendre dans sa propre nature pour y découvrir les vertus d'altruisme si indispensables à l'initiation.

Présages obscurs

Au port de Nantucket, le premier port baleinier d'Amérique, *Ismaël* et *Queequeg* rencontrent, à l'auberge du *Têtez-le Pot*, la blonde aubergiste en robe jaune qui dispute avec un homme en chemise de laine couleur lie-de-vin. Lauenstein attire l'attention ici sur le fait que, dans les Mystère d'Éleusis, Déméter fait son entrée comme la déesse grecque des Moissons en tunique jaune ; lui faisait face, le Dieu grec de l'ivresse et du vin en tunique « rouge » lie-de-vin. Cela suscite la question de savoir sur quels arrières-plans Melville eut la capacité de glisser ainsi *en passant* [en français dans le texte, *ndj*] de tels détails. En outre, il fait allusion à une autre image éleusienne : le garçon de la jeune fille — et donc le futur *Iachos* qui doit naître de la Vierge Perséphone. Ici, il s'agit de l'enfant qui vient juste de naître de la figure principale et tragique, le capitaine *Achab*, comme nous l'apprendrons beaucoup plus tard.

⁷ Voir les conférences du 18 au 20 juillet 1924 dans Rudolf Steiner : *Considération ésotériques de contextes karmiques*, Volume VI (GA 240)n Dornach 1992.

Passons tous les détails sur la manière dont notre couple extraordinaire s'enrôle à présent sur le *Péquod*. Au moment où, après leur enrôlement, ils quittent le bord, se manifeste à eux dans la grisaille du matin un personnage ayant manifestement l'esprit dérangé qui les met en garde et se dénomme lui-même « *Élie* », tandis que le capitaine du bateau — que l'équipage ne connaîtra *de visu* il est vrai qu'en pleine mer seulement — porte le nom de *Achab* qui, dans l'Ancien Testament, comme on le sait, est le nom de l'adversaire du prophète Élie. Désormais, tout le reste se déroule sur le pont vacillant d'un bateau, car le sol ferme n'est guère plus disponible. Et le prophète est « dérangé », personne ne l'écoute. Telle est là aussi la situation moderne. Dans les chapitres suivants se présente la constellation des seconds du navire, compétents pour la conduite des baléinières de capture en tant qu'archétypes. Ainsi est-on adressés au harponneur indien au profil d'aigle *Tashtego*, au second, l'aérien et enjoué *Stubb* ; au harponneur *Daggoo*, un solide géant noir ; *Flask* le court et fort « étambot » ; *Queequeg*, originaire des lointaines immensités pacifiques ; le calme et prudent *Starbuck*. Et ainsi ne reste-t-il au capitaine que l'élément feu, apparenté au Je, auquel effectivement il se révèle profondément analogue, pourtant — comme cela s'avèrera — à une distorsion démoniaque. Car la confession de soi que fait *Achab* au 36^{ème} chapitre, le révèle dans un enfermement de haine mortelle contre la baleine géante *Moby Dick*, qui lui a arraché une jambe lors d'une chasse précédente. Et à présent le voilà qui adjure l'équipage entier dans une sorte de culte noir sur sa campagne vengeresse et mono-maniaque. Avec cela les quatre éléments sont donnés à entendre comme porteurs de la constitution humaine lors d'un retour des initiations, mais aussi le problème de la rencontre avec une puissance qui menace au plus gravement l'harmonieux développement du Je, voire même, en effet, en tentant de l'effacer totalement. Car lors du premier branle-bas [chapitre 48, *ndt*] des canots mis à la mer, il se révèle soudain que *Achab* dispose totalement pour lui tout seul, à sa botte, d'un équipage de canot de « couleur jaune tigre », jusque-là dissimulé à tous dans l'espace du navire, dont le commandant est un vieillard basané et enturbanné nommé *Fédallah*. Ce dernier accompagne désormais *Achab*, telle son ombre ténébreuse, disposant d'un certain pouvoir sur lui. C'est aussi celui qui, dans la nuit, attire l'attention sur un jet de baleine blanc qui nage au devant du bateau depuis longtemps et cela mène — contrairement à l'usage de naviguer en entrant dans le Pacifique en contournant le Cap Horn — autour du cap de bonne espérance dans l'Océan indien et *Fédallah* disparaît ensuite provisoirement.

Intermèdes et autres signes avant-coureurs

Aussitôt le cap doublé, le *Péquod* en vient à rencontrer successivement neuf autres bateaux, jusqu'à la fin du livre, chacun apportant comme une sorte de message imaginaire ou de mise en garde face au déclin. Mais *Achab* s'avère complètement sourd à cela. Au sortir de quatre de ces rencontres, le bateau entre dans une nouvelle sphère en empruntant les voies maritimes. Ce qui nous est dépeint ici comme un aperçu dans les intimités de la vie du cachalot, survenant sous de rares circonstances — il s'agit d'un troupeau de cachalots femelles [en majorité, *ndt*] se câlinant, enfantant et allaitant — ces passages sont parmi les plus brillants de l'œuvre tout en communiquant une atmosphère élyséenne. C'est une sorte de degré intermédiaire de l'initiation, une sorte de pause. La nature profonde de la baleine apparaît ici associée aux forces de paix supérieures et pour quelques rares heures, l'équipage fut même autorisé à y prendre part.

Peu après, le bateau atteint le Pacifique, « l'océan de paix » et ici la volonté enténébrée de *Achab* se déprave encore d'un degré : car il se fait forger une nouvelle pointe de harpon, [garnie de barbelures d'acier, provenant de vieux clous de fer à cheval, *ndt*] trempée dans le sang des trois harponneurs indigènes, *Tashtego*, *Queequeg* et *Daggoo*, tout en prononçant une parole baptismale blasphématoire : « *Ego non baptizo te in nomine patris, sed in nomine diaboli* » (Je ne baptise pas au nom de Dieu, mais au nom du diable). Quelque temps avant, *Queequeg*, « l'autre moitié » du Je-du-conteur est pris d'une fièvre mortelle, se fait confectionner un cercueil, en teste le confort calmement, mais décide ensuite de continuer à vivre — et se remet aussi vite que le vent. Le cercueil jouera par la suite un rôle-clef.

Dénouement final et sauvetage

Se produit ensuite la rencontre avec le navire « *Rachel* » et, de la même façon que la *Rachel* biblique, le capitaine pleure son enfant, désespérément en recherche de celui-ci, qui est passé par-dessus bord lors d'une chasse à la baleine. *Achab* lui refuse toute aide. L'ultime navire s'annonce, le *Delight* (= la joie), mais il n'a rien à faire avec la joie, car la veille, cinq hommes perdirent la vie dans le combat avec *Moby Dick*. Le dernier d'entre eux étant sur le point d'être « inhumé » en mer. [« *Mais la soudaine route du Péquod ne fut pas assez rapide pour le soustraire au bruit que fit le cadavre en tombant dans la mer, ni pour échapper aux embruns volants qui baptisèrent funèbrement sa coque.* »] Mais l'équipage

ayant manœuvré pour mettre le *Péquod* au vent et celui-ci s'éloignant, présenta au morne *Delight*, l'étrange bouée de sauvetage suspendue à l'arrière du *Péquod* qui prit un relief saisissant en montrant ainsi, par leur propre cercueil à sa poupe, le chemin vers la mort. S'ensuit la merveilleuse et douce symphonie de paix entre le ciel et la mer « virile comme Samson endormie » sous le Soleil qui les marie. Même le cœur d'*Achab* en est touché au point de verser quelques larmes dans les flots bleus et *Starbuck* parvient presque à lui arracher la décision du retour vers « son épouse juvénile et son fils » dont il est devenu le père depuis peu de temps. Mais presque seulement... C'eût été sinon la réunion heureuse, telle une péripétie de l'initiation !

Achab découvre finalement son ennemie, par le détour d'une odeur spéciale et il s'ensuit une chasse dépeinte avec force détails qui se déroulent sur trois jours. Lors de son déroulement *Fédallah* disparaît pour ne réapparaître que le jour suivant comme un cadavre ligoté au gigantesque corps de la baleine devant l'équipage médusé. Il fut prédit que sa mort précéderait celle d'*Achab*... Après que celui-ci a commandé à tous les autres baleinières de retourner au *Péquod* pour réparer, il poursuit seul avec son équipage la baleine qui, soudain, se retourne et course la baleinière avant de l'éperonner de son puissant front et de menacer à brève échéance de la couler. *Achab* lui envoie là-dessus son nouveau harpon dans le corps, dont la ligne s'enroule nonobstant autour de son cou et il est entraîné sans voix dans son abysse. Et avant que ne serait-ce qu'un seul ne pût se libérer, le *Péquod* disparaît aussi entraîné dans un monstrueux tourbillon. C'est seulement dans le succinct épilogue suivant, qu'il appert que peu avant, le conteur-Je s'était jeté par-dessus bord et était parvenu à se maintenir en dehors du trou d'aspiration du tourbillon. Tout à coup, de ces profondeurs obscures jaillit à sa rencontre le cercueil rempli d'air de *Queequeg*. Il s'y porte aussitôt en sécurité et y reste une journée et une nuit, ballotté en tous sens — jusqu'à ce que la *Rachel*, représentant de la quête de l'enfant, le sauve de ces flots ravageurs. « *Et j'en réchappai tout seul pour venir Te l'annoncer* », Melville cite ici le Livre de Job (1, 16).

Hybernie et Melville

Si l'on embrasse du regard à présent la totalité, alors il devient évident qu'ici le « chemin de Jonas » est parcouru jusque dans ces puissantes vertus formatrices du corps qui ont été caractérisées par Rudolf Steiner dans ses conférences sur les Mystères d'Hybernie, comme cette polarité entre une statue-pilier masculine énorme et une autre statue-pilier féminine pareillement énorme et la manière dont ensuite le regard du candidat à l'initiation est dirigé sur Celui qui peut lui faire cadeau de ce que ces statues-piliers ne peuvent plus lui offrir, notoirement l'élément qui assure le lien entre le passé cosmique et le futur cosmique : le Christ.⁸ La volonté enténébrée d'*Achab* recherche par contre à triompher, sans cet intercesseur-Je, sur les forces de vie cosmiques — tout d'abord liées au corps — et il périt de sa dépendance d'avec les puissances des Ténèbres. Lauenstein explicite ce contexte à l'appui d'une présentation du Léviathan tirée de l'*Hortus Deliciarum*, un livre de méditation qu'a rédigé l'abbesse Herrades von Landsberg (1125/30-1195), pour ses religieuses sur le Mont Saint-Odile :

Nous apprenons du tableau que la peine que se donne d'*Achab* pour attraper le poisson devait uniquement rester vaine, déjà parce que celui-ci ne reste réservé rien qu'à Dieu, [le scolastique] Ezzo († 1100) et l'abbesse du Mont Saint-Odile savaient comment cette prise future, le grand miracle de notre monde, est préparé et facilité : nous voyons notre Seigneur sur la Croix comme l'hameçon de la ligne et la ligne dans la main de Dieu (sous la forme du Christ cosmique). Par la mort et la Résurrection du Seigneur la vertu est gagnée qui fera succomber le léviathan.⁹

Il s'agit donc d'un éveil dans la liberté du Je [ou *Jé-ité* selon l'œuvre actuelle de Salvatore Lavecchia. *Ndt*] comme le Christ-Jésus le vit de manière anticipée avant tout dans l'Évangile de Jean, ce par quoi Il peut être compris comme Initiateur d'une humanité surmontant précisément cet ancrage aux représentations solides en sachant comment la vie est à maîtriser au profit d'un regard ouvert sur ce que la vie exige dans l'instant présent. Ainsi la grande épopée, depuis l'époque de l'avènement de la culture américaine, indique un chemin, à découvrir par l'individu, lequel — totalement indépendant des images du christianisme de tradition et pourtant au plus

⁸ Voir Rudolf Steiner : la conférence du 7 décembre 1923 : *Configurations des Mystères* [traduit par Centres initiatiques en français, *ndt*] (GA 232), Dornach 1998. Au sujet du chemin initiatique du Prophète Jonas, voir la conférence du 26 septembre 1909 dans du même auteur : *L'évangile de Luc* (GA 114), Dornach 2001. [les statues-piliers masculine et féminine « disent », respectivement : « *Science. Je suis la connaissance mais ce que je suis ce n'est pas l'être* » et « *Art. Je suis l'imagination, mais ce que je suis n'a aucune vérité* ». *Ndt*]

⁹ Lauenstein : *Das Geheimnis...* pp.274 et suiv. Dans le *Lied* appelé *Ezzolied*, de Ezzo von Bamberg, il est dit, à la strophe 31 : « *O crux benedicta / aller holzebesziste, /an dir wart gevangen / der gir Leviathan.* »

intimement associé aux contenus des Mystères — progresse au travers des expériences des vertus-Je, recouvertes des ombres du double et accomplit sa propre initiation dans le naufrage profondément ressenti de celles-ci. C'est un témoignage des Mystères de Michaël, de l'actuelle prise de connaissance profonde d'avec les aberrations et l'égaré dans le mal.

Forces du double et pleine humanité

Abstraction faite de ses voyages pendant sa jeunesse, la vie de Melville s'est déroulée en Nouvelle Angleterre. Or, selon Steiner, cette région fut fréquentée par voie maritime, à partir de l'Irlande, tout juste 1000 ans avant Colomb, on y aurait « étudié des maladies provoquées sous l'influence du magnétisme terrestre ». ¹⁰ Ensuite les moines irlandais, particulièrement, auraient mis fin aux voyages maritimes vers l'Amérique pour protéger, pendant le Moyen-Âge, la population européenne de ces influences avec lesquelles sont en lien des entités « ahrimaniennes-méphistophéliques ». Après la redécouverte de l'Amérique, la confrontation consciente avec ces entités devient une partie constitutive de la culture de l'âme de conscience :

La connaissance de ces entités devra affecter de plus en plus les êtres humains. L'être humain devra de plus en plus savoir qu'il porte en lui un tel double, qu'il porte en lui un tel double ahrimaniens, méphistophélique. L'être humain doit savoir cela.¹¹

Et voilà que surgit, justement de cette région, un artiste dont l'œuvre renferme une connaissance concrète, profondément émouvante, de la manière de fréquenter ces forces, qui nous prépare ainsi à ce sujet et nous aide à savoir nous y prendre avec ces forces. Dans la même conférence, Steiner déclare au sujet de Ralph Waldo Emerson (1803-1882), un compatriote de Melville :

Précisément sous de telles influences, qui sont aujourd'hui caractérisées, se sont développés des hommes comme Emerson qui a fait en sorte d'exposer la pleine humanité en face du double, ou bien se sont développés des hommes comme Woodrow Wilson qui ne sont qu'un emballage fait de ce double. Car le zèle de l'Amérique a en vue de tout mécaniser, de pousser tout dans le domaine du naturalisme pur et d'éteindre la culture européenne en l'extirpant peu à peu du sol terrestre. Car **elle** [es/das Amerika, l'Amérique donc, c'est clair ! *ndt*] ne peut pas faire autrement.¹²

Depuis, nous avons eu à faire dans la *Mitteleuropa* à un coup sur lequel on peut à peine renchérir, dans Hitler, le national-socialisme et les destructions de la seconde Guerre mondiale. C'est la raison pour laquelle un regard interrogateur scrute vers l'Ouest avec la question : Comment peut-on venir en aide, si de telles forces se font de nouveau sentir ? Et la réponse se trouve justement dans l'acte « de leur opposer la pleine humanité ». Or celui-ci sera conquis de haute lutte par les épreuves de l'âme dans lesquelles nous plongeons la vie d'Hermann Melville, comme aussi son œuvre principale *Moby Dick*.

Die Drei 7-8/2019.

(Traduction Daniel Kmicik)

Alfred Kon étudia la philosophie et la théologie et durant 28 ans et se chargea 28 ans durant de la responsabilité de la jeunesse qui nécessite des soins de l'âme, qu'il introduisit aussi entre temps aussi à la connaissance de *Moby Dick*. De 2003 à 2015, il assura une pratique à Sarrebruck et il est depuis actif en tant qu'auteur et conférencier dans le domaine de l'anthropologie ainsi que dans l'histoire de l'art et de la culture. Depuis 2016, il vit non loin de, la Mer Baltique et gère l'atelier d'art « Brighid ». Contact : alfred.kon@posteo.de

¹⁰ Conférence du 16 novembre 1917, du même auteur : *Entités spirituelles individuelles et leur action dans l'âme des êtres humains* (GA 178), Dornach 1992, p.66.

¹¹ À l'endroit cité précédemment, p.61.

¹² À l'endroit cité précédemment, p.71.